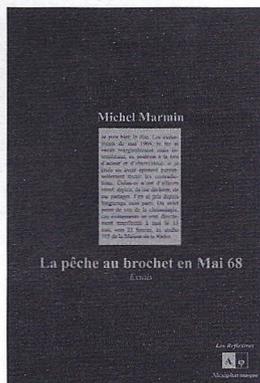


...et si Mai 68 avait été une révolution réactionnaire ?



LA PÊCHE AU BROCHET EN MAI 68

LE LIVRE LE PLUS INATTENDU DE MICHEL MARMIN

Quels liens peuvent unir une balade parisienne pendant l'insurrection de Mai 68, le cercle vélocipédique d'une commune angevine, les aquarelles orléanaises de Charles Pensée et les mystères du canal Saint-Martin ? Aucun, sinon ceux qui s'emmêlent dans les souvenirs, les nostalgies et les mythologies d'un auteur à l'âme et à la plume vagabondes, dont les récits ne dédaignent ni la prose administrative ni le dodécasyllabe académique... De ces rencontres imprévues naît toutefois une dialectique de l'enracinement et de la liberté dont le lecteur aura sans doute peine à déterminer si elle relève d'un « anarchisme de droite » ou d'un « traditionalisme de gauche », si tant est que cette distinction ait une quelconque importance. Mais le lecteur comprendra peut-être mieux l'adhésion de l'auteur aux idées de Mai 68, telles qu'il les a vécues, à la lumière de son attachement immémorial au berceau de ses aïeux et de son amour pour ses petits-enfants... L'art d'être grand-père serait-il alors le meilleur antidote à la modernité et la meilleure pro-pédeutique à la révolution ?

Alexipharmaque
86 pages

À commander à
Alexipharmaque
BP 60359
64141 Billère Cedex
15,10 € port compris
Chèque à l'ordre
d'Alexipharmaque

■ Arnaud Bordes, *Le bazar de Clodagh*. Arnaud Bordes affectionne les oiseaux qui s'envolent et les fleurs qui tombent, pour paraphraser le titre d'un roman d'Élémir Bourges, les chairs que l'on écorche, les viscères qui se décomposent, les bibliothèques englouties, les villes qui se meurent et Byzance où l'on débat du sexe des anges. Arnaud Bordes est un écrivain fin de siècle, mais de tout siècle. Autant dire qu'il ne sera jamais un écrivain « à la mode » : il a de l'imagination à revendre et notre bel aujourd'hui l'indiffère. Les nouvelles de ses deux premiers recueils, *Le plomb* et *Voir la vierge*, lui avaient valu nos suffrages. Mais avec celles du *Bazar de Clodagh*, il mérite la couronne. Le lecteur y retrouvera le climat obsessionnellement vénéreux des précédentes, mais multiplié. Comment dire ? C'est un peu comme si Baudelaire, Sade et Lovecraft s'étaient réunis et avaient mis leurs fantasmes en commun. C'est complètement dément, c'est absolument pornographique, c'est suprêmement aristocratique. Et c'est alchimiquement beau comme la merde dans un tableau de Rembrandt. M.M.

□ Auda Isarn (www.reflechiretagir.com), 128 p., 15 €.

■ Rémi Soulié, *Péguy de combat*. Un grand auteur se caractérise par le fait que toute nouvelle lecture en fait découvrir des aspects insoupçonnés. C'est très précisément le cas de Péguy qui, depuis sa mort en 1914, a suscité une multitude d'études dont pratiquement aucune n'est indifférente. Celle que Rémi Soulié nous livre à son tour restera comme l'une des plus ferventes. Il s'agit, en l'occurrence, d'un commentaire pénétrant et empreint d'une remarquable modestie de morceaux choisis, et fort opportunément choisis. Rémi Soulié a en quelque sorte emprunté les pas de Péguy pour en suivre au plus près le cheminement, en centrant sa réflexion sur l'intrication, dans l'œuvre du poète, du spirituel et du charnel, laquelle détermine une conception à la fois mystique et historique de l'enracinement, bien mise ici en évidence. « Je ne veux pas que l'autre soit le même. Je veux que l'autre soit autre », écrivait Péguy dans *Le mystère de l'enfant prodigue*. Ce vers cité par Rémi Soulié en dit long sur la philosophie politique de celui qui demeure comme l'un des plus profonds critiques de la modernité. L'auteur de ce substantiel petit livre se garde toutefois, à juste titre, de classer Péguy parmi les penseurs contre-révolutionnaires, encore qu'il

La dernière grenade de Jean Cau

Préambule. Avant de rédiger cette notice, je me suis adonné à la lecture des *Enfants* (1971), l'un des rares livres de Jean Cau qui avaient échappé à ma vigilance. C'est un recueil de nouvelles dont les héros (en culottes courtes) ont la fraîcheur, la verdeur et la naïveté de ceux des temps mythologiques. Ils en ont aussi l'éthique et les sentiments, et leur auteur raconte leurs aventures avec une plume trempée dans le feu du soleil et refroidie dans l'eau de la Méditerranée. Jean Cau, cet immense écrivain occitan de langue d'oïl, avait l'Antiquité païenne chevillée au cœur, et son style était celui de l'âge du bronze. Autant dire qu'il n'avait pas sa place à l'Académie française, cet asile pour écrivains médiocres ou énervés. On ne postule pas un fauteuil sous une coupole qui a refusé Flaubert et Baudelaire, et dont Remy de Gourmont disait que son influence « sur les lettres ne peut être qu'exécrable, eût-elle les meilleures intentions, et ce n'est pas le cas, car loin de chercher le beau, elle cherche le moral, qui est peut-être son contraire ». Pourtant, l'intraitable Jean Cau a succombé à la tentation... Mais les dieux de la Grèce, de Rome et de la Gaule veillaient sur lui, si bien qu'il fut recalé. De cette mésaventure, le romancier de *La pitié de Dieu* (prix Goncourt 1961) a tiré une auto-critique en forme de conte cruel, où les péripéties de sa candidature excitent la verve du formidable pamphlétaire qu'il était aussi. Toutefois, Jean Cau n'avait pas souhaité la faire paraître de son vivant et en avait offert le manuscrit à Alain de Benoist. Quatorze ans après la mort de son auteur, *Le candidat* est enfin paru. Une grenade à retardement, dégoupillée par Alain Delon dans une jolie préface. M.M.

□ Jean Cau, *Le candidat*. Xenia, 112 p., 11 €.

paraît en avoir la tentation lorsqu'il suggère des rapprochements à notre avis dangereux avec Maurras ou Boutang, voire Barrès. Péguy, Rémi Soulié n'insiste peut-être pas suffisamment sur ce point, est toujours resté fermement un homme de la Révolution – un sans-culotte – et un fils des Lumières, même après sa conversion au christianisme et à ce qui n'était pas tout à fait un nationalisme (en tout cas pas dans l'acception maurrassienne). Mais sur ce point le débat est complexe, et Péguy de combat a le mérite de ne point l'esquiver. Nous ne pouvons que déplorer, en revanche, que l'ouvrage ait été affligé d'une préface parfaitement imbécile de Michaël Bar-Zvi. M.M.

□ Les Provinciales-Cerf, 112 p., 12 €.



Charles Péguy

■ *La bataille de Kosovo*. Que le mythe soit le socle de l'âme d'un peuple et le ferment de l'histoire d'une nation, peu d'exemples en sont aussi démonstratifs que ces chants épiques serbes, qui évoquent la terrible bataille qui, le 28 juin 1389, vit la sanglante défaite du prince serbe Lazare et la victoire des Turcs. Jusqu'à sa reconquête en 1912, au terme de la première guerre balkanique, la perte du Kosovo fut pour la Serbie la raison de son être même, et elle l'est redevenue aujourd'hui qu'une conjuration internationale le lui a fait perdre à nouveau. Qui l'ignore et qui n'a pas lu *La bataille de Kosovo* ne peut comprendre le sens profond de l'actuelle crise balkanique. Mais sa lecture permettra aussi de découvrir l'un des monuments, trop peu connus en France, de la littérature épique européenne, dans la traduction classique d'Adolphe d'Avril (où *Kosovo* est bien orthographié avec deux s). Dans sa préface, Komnen Bécirovic n'hésite pas à établir une comparaison avec l'Illiade et la *Chanson de Roland*. C'est peut-être un peu exagéré. Il n'empêche que par leur concision poétique, la puissance et la noblesse des sentiments qui les animent, la beauté de leurs images légendaires et leur profondeur religieuse, ces chants nous serrent le cœur. Édition bilingue. M.M.

□ Un infini cercle bleu (19 rue du Sommerard, 75005 Paris),